

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 63 (1925)
Heft: 50

Artikel: A vos souhaits !...
Autor: St-Urbain
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-219929>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

longtemps, mais que, pour une raison ou pour une autre, elle ne s'est jamais accordé, ces ca-deaux utiles ne sont pas toujours les plus prisés.

Après tout, que l'affection, l'amitié, assistées du bon goût, nous guide dans l'achat des ca-deaux que nous voulons faire. Ne dépassons pas nos moyens et sachons donner avec grâce.

J. M.

Marguerite Liechti : « Six chants avec accompagnement de piano » (« Sechs Lieder mit Klavier Begl. ») texte allemand de W. Dietiker, adaptation française de J. Bovet (deux éditions séparées). — Fetsich Frères S. A., Editeurs à Lausanne.

Ces six petits morceaux sont réunis en un seul cahier ; ils sont dûs à la plume alerte et sûre d'une jeune artiste de chez nous, dont le talent se manifeste de la façon la plus heureuse dans ces quelques impressions musicales. « Impression », car en effet, ce sont de brèves esquisses, colorées et d'un joli sentiment, dont on pourra tirer le plus gracieux effet. Le piano d'accompagnement revêt ces mélodies au large contour d'harmonies élégantes et bien ciselées.

Les textes originaux de l'édition allemande sont de l'excellent poète bernois Walter Dietiker ; quant à l'édition française, M. le Professeur J. Bovet — très connu et apprécié dans le monde musical de notre pays — en a fait une heureuse adaptation, composant pour chaque morceau de jolis vers qui ne pourraient mieux s'accorder avec les mélodies de Mlle Liechti. « Rêve estival », « Nuit d'été », « L'aube en la forêt », « La chapelle dans l'azur », « Essor », « Les fontaines des cités », tels sont leurs titres, bien suggestifs.

Ces chants, d'une belle musicalité et d'une remarquable fraîcheur mélodique, trahissent un peu leur école ; ils sont en effet dédiés à M. Bovet par son élève. Nul doute qu'ils ne trouvent une large et rapide diffusion.

A L'ABREUVOIR

UN brouillard, léger comme un transparent, voile les assises puissantes, les contreforts arc-boutés des Alpes, qui découpent leur crête ou dressent leurs faites pyramidaux. C'est l'heure où, de toutes les écuries, les bêtes sortent pour aller à l'abreuvoir. Et les sonnaillles vont grand train : Bredindin, bredindin, bredindin. Et des cris, et des noms d'animaux s'entrecroisent :

— Ai ! Zoûli !
— Ai ! Motâile !
— Ai ! Fromein !

Et la Djaille et le Meriau et le Hllori. Regardez ce Meriau — miroir — et dites-moi s'il ne mérite pas son nom. Quel superbe poil noir, lustré, aux reflets métalliques, chatoyants ! N'évoque-t-il pas l'image de ces miroirs de bronze que l'on retrouve dans les ruines, de cités antiques ? Avec quelle fierté David Henchoz, le fils au syndic, mène cette bête à l'abreuvoir et comme l'attitude du garçon, lorsqu'il encourage le beau bœuf à bien l'air de dire :

— Il est « nôtre » le Meriau !

D'ailleurs, le reste du troupeau n'a rien à envier à cette superbe bête. La Motâile est joliment tachetée. Elle le sait. Coquette, elle gambade, minaudes, s'arrête, repart, saute, avec des façons capricieuses.

— Ai, Motâile !
Bredindin, bredindin, bredindin !

De droite, de gauche, de partout, les bêtes arrivent et ce n'est pas petite affaire que de les diriger un brin. Elles profitent de cet instant de liberté pour se dégourdir et manger. Les cochons dans les « boëtons » répondent par des grognements sympathiques. L'ânesse de Mme la ministre braie désespérément dans sa stalle à côté du mouton, son insupportable qui bêle par amitié. Et, sur le chemin, poules et coqs, épouvantés — on dit chez nous, *épouaillés*, ce qui est bien plus exact et bien plus expressif — s'enfuient, caquetant, caquetant, bec ouvert, tête en avant, ailes étendues dans un affollement stupide et, sans trop savoir où les mènera si perfide terreur...

— Hiû !
— Diâ heu !
— Arri !

Crient les domestiques ou les maîtres en chassant bœufs et vaches. La Julie à l'assesseur, que les propos de Féli Obuey distraient par trop de sa besogne a laissé partir sa Rodzette, une génisse malicieuse, qui, pétaradant des quatre sabots, file à toute vitesse au bas du village, sans se soucier des bras tendus qui tentent de la retenir. Et la Julie galope à sa suite, toute rieuse et toute rose — de la course ou des propos entendus, je ne sais.

— Arri, Arri !
— Ai !
— Heu !

Le chien du juge, qui, dès le début de l'aventure s'était lancé au pourchas de la Rodzette, un peu éberlué par le vacarme, se réfugie sur le seuil d'une grange et, là, se sentant en sûreté, aboie à perdre voix et haleine, tandis qu'un chat, surpris par un tel concert, bondit en soufflant sur un mur voisin. Et les gosses s'en mêlent.

— Arri ! Arri !
— Iou ! Iou !

Ah ! la belle aubaine ! Quelle superbe occasion de crier, de courir, de gambader à piaute-queux-tu ? Certes leur besogne n'est point utile, mais qu'importe. De tous temps, les mouches ont bourdonné autour du coche et les gamins crié quand vient l'occasion. Or ils n'en sauraient trouver plus précieuse.

— Iou ! Iou ! Iou !

Cependant, la Rodzette a fait halte d'elle-même. Le muffle humide, la bouche écumante, l'œil brillant — avec un rien de malice dans le regard — elle attend sa maîtresse. Oh ! le bâton que la Julie tient en sa main n'épouvante aucunement la folle génisse.

Mein dê bâton po lê battré, dit la chanson, et Rodzette n'a jamais reçu un coup.

— Oh ! la crouie, gronde Julie, tu mériterais...

Oui dà ! Le bâton est levé. Est-ce que, par hasard... Rodzette pense qu'après tout, un peu de prudence ne saurait nuire ; et, sautant à gauche, des quatre sabots, comme elle a coutume, la génisse part en carrière, mais, cette fois vers son écurie où elle entre sans hésiter, très satisfaite d'avoir épouvanté les poules, ameuté les bonnes gens, fait galoper les gamins, aboyer le chien du juge et souffler le gros chat. Ma fi ! n'est-ce pas, on prend son plaisir où on le trouve.

Pendant cette course, les animaux à l'abreuvoir se sont rassasiés. Maintenant, ils reviennent, gravement, pour la plupart. Quelques-uns, avant de rentrer à l'étable s'arrêtent devant la porte des maîtres, sachant bien qu'une poignée de sel les remerciera de cette politesse. Peu à peu, l'unique rue du village se dépeuple, et reprend son apparence paisible et presque silencieuse. Une poule ou deux piaillent encore, avant l'heure du coucher, qui est proche. Un chien aboie. Une vache beugle. L'ânesse de Mme la Ministre s'est tue et son mouton ne bêle plus. Un char grince sur la route. Des femmes bavardent autour de la fontaine en préparant, pour demain une considérable lessive.

Maintenant, les nuages couvrent tout le ciel. Là bas, à l'ouest, un village sourit encore faiblement de ses façades blanches sous une gaze très fine qui s'épaissit peu à peu et voile le paysage. Les Alpes disparaissent. Des points rouges clignotent çà et là et commencent à trouer la nuit. Une chouette, un peu pressée huluhe dans le bois... Bonsoir. C.

QUERELLES CONJUGALES

QUELLES sont les causes les plus fréquentes des querelles qui surviennent entre les époux ? Un Américain qui a épousé, il y a quatorze ans, la dame de ses pensées et qui, depuis « l'heureux jour » a inscrit soigneusement dans le cahier acheté à cet effet, toutes les causes des querelles du ménage, donne des précisions amusantes à cet égard. Ces braves gens se sont querellés 1589 fois parce que les repas n'étaient pas prêts à l'heure, 1241 fois parce que madame s'était permise de demander de l'argent à son mari. On voit donc ce qui joue le plus grand rôle dans la vie d'un mé-

nage : l'estomac et l'argent ! Le cahier ne mentionne pas de scène de jalousie : c'est pourtant un chapitre assez important de la vie conjugale. Mais John, s'il n'est pas jaloux, a d'autres défauts : sa femme le gronda 821 fois parce qu'il était entré dans la cuisine avec des chaussures sales, 422 fois parce qu'il ronflait en dormant, et 123 fois parce qu'il ne manifestait pas assez de pitié à l'énoncé du fait que sa petite femme avait froid aux pieds. Du reste, dans un ménage, les occasions ne manquent pas de se faire réciproquement des reproches. John dut s'élever 145 fois contre le fait que son Anna se servait de son rasoir pour découdre de vieux vêtements. Susceptible, il reprocha à 43 reprises à sa femme d'avoir ri un jour qu'il était tombé sans se faire de mal.

A lire ces détails, on se demande si les querelles n'étaient pas devenues un véritable sport et s'il ne s'agissait pas pour ces Américains pur-sang, de battre un record. Les choses les moins importantes donnaient lieu à des querelles : ils se sont même querellés à plusieurs reprises parce qu'ils trouvaient qu'ils se querellaient trop souvent. Pourtant, il s'agit là, paraît-il, du ménage le plus uni. Il l'aime, elle l'aime, et ils se prouvent réciproquement leur amour en se querellant jusqu'à la fin de leurs jours. R. E.

Regrets... — Une bonne femme un peu simple commande un monument pour son défunt mari :

— Quelle inscription faut-il mettre sur la pierre ? demande l'entrepreneur.

— Oh ! une très grosse inscription... Mon pauvre mari était myope...

Entre Gascon et Marseillais. — Des peintres causent ensemble de leur art sur la Cannebière.

— Moi, dit l'un d'eux, ça n'est pas pour me flatter, mais, pour le trompe-l'œil, je ne crains personne : c'est presque du génie.

— Exemple ?

— Voilà : hier, je prends une planche, vous entendez bien ? Une simple planche ; je la peins en marbre, mais, vous savez, un marbre comme je sais les faire, c'était épatant. Néanmoins, pour m'assurer que c'était réussi, savez-vous ce que j'ai fait ?

— ?...

— Eh bien ! j'ai mis ma planche sur l'eau d'un bain qu'on venait de me préparer, et elle a coulé au fond !

— Ça ne m'étonne pas, dit un autre ; aussi, tiens, moi, j'avais peint, pour un banquier, un passage de la Bérésina ; mon client avait commis l'imprudence de l'accrocher dans la salle à manger, il a été obligé de l'enlever.

— Pourquoi donc ?

— Les carafes gelaient !...

CONSULTATION GRATUITE

UN de nos plus sympathiques médecins, bien connu du *Conteur*, venu un jour à Lausanne, prenait le verre de l'amitié au Café Vaudois en compagnie d'un de ses amis, lorsqu'un brave paysan de sa connaissance, assez fortement grippé et souffrant d'un gros rhume, s'approcha de lui, la main tendue, et lui dit d'un air contrit :

— Bien le bonjour, Monsieur le Docteur ! Dites-moi, quand vous avez les bronches qui vous font comme ça mal et qu'il vous semble que vous avez tout l'enfer du monde dans la « garguette », que diable pouvez-vous bien faire ?

— Eh bien ! mon brave ami !... je tousse, je retousse !...

— !...

O. D.

A VOS SOUHAITS !...

UL y a, pour chaque saison, des cris du cœur. Au printemps, par exemple, on justifie toutes les bêtises qui nous passent par la tête en ajoutant : « Que voulez-vous, c'est le printemps ! » En été, on dit : « Quelle tiède !... » En automne, on dit : « A vos souhaits ! »

Ces trois mots peuvent s'employer après l'un de ces aboiements humains que l'on a baptisé « éternuement ».

L'éternuement, pour fixer vos idées, est le symbole du refroidissement ou, plutôt, c'est la

somme de tous les courants que l'on a subis ! A vos souhaits !

Chacun mérite cet encouragement, bien que peu d'éternuements en soient dignes. Les uns éternuent dans leur gilet, si l'on ose dire, en se gênant, comme implorant pardon pour leur liberté trop grande. D'autres éternuent en dedans. (Je ne vois pas d'image meilleure !) Ils semblent ébranlés d'un tremblement interne, fâcheux avant-coureur de catastrophes imminentes. Les cheveux, le pince-nez, le faux-col, les dents parfois, les boutons nécessaires même semblent menacés. Les gens de bon sens — ceux que j'approuve — éternuent avec fracas, avec ampleur, désireux d'affirmer leur personnalité par cette manifestation, inesthétique peut-être, mais combien mélodieuse parfois.

A vos souhaits ! C'est au moment où votre voix apitoyée murmure ces paroles douces comme un baume que l'intéressé embouche sa trompette nasale et entreprend l'exécution d'un court solo dans son mouchoir.

Le coryza est de saison !... Prisez la poudre Z. ! Reniflez le Cordial Y. ! Calfatez vos narines de Vaseline X. ! Eternuez ! Eternuez toujours !

A vos souhaits !... St-Urbain.

A l'école du dimanche. — Le moniteur : — Voyons, mes enfants, qu'est-ce qui la conduite des frères de Joseph si affreuse, quand ils le vendirent à Potiphar ?

Jean après réflexion :

— C'est qu'ils l'ont vendu trop bon marché !

L'AUDACE

L'AVOCAT nous contait ses souvenirs d'audience. Et, comme quelqu'un parlait de l'audace de certains délinquants, il nous rappela cette histoire vraie, survenue il y a quelques années, à laquelle il fut mêlé :

C'était un matin d'hiver, commença-t-il, assis deux à deux de chaque côté du fauteuil présidentiel, messieurs les juges sommeillaient béatement. Ils ne s'en cachaient point, et le bruit monotone de leur respiration contribuait à faire de la petite salle, une chambre presque intime. On se sentait là, chez soi. La neige descendait des heures durant, d'une chute lente et régulière, et le regard s'attardait à suivre machinalement les flocons qui tombaient. Des passants se hâtaient, le col du manteau relevé ; leurs airs frileux, nous faisaient apprécier davantage la tiédeur de la salle d'audience.

Monsieur le Président, tout engourdi de bien-être, les yeux dans la vague d'une rêverie, posait des questions en contemplant les fleurs de givre des fenêtres et ne semblait pas prendre garde aux réponses.

Les prévenus succédaient aux prévenus, tous minables, la voix fatiguée, le geste las. Ils donnaient l'impression de vouloir s'endormir à la bonne chaleur du poêle. Parfois, l'un d'entre eux bâillait, ou même s'étirait comme un chat, il se laissait aller ensuite à un mutisme qui tenait du ronron.

Les minutes allaient leur petit train train sans que l'indiquât la belle pendule du tribunal, arrêtée depuis des semaines. Et, toujours, du même mouvement monotone les flocons tombaient.

Soudain, messieurs les juges se réveillèrent, un chuchotement courut dans le public, monsieur le Président venait d'ordonner la comparution au banc d'infamie, de mon client, Etienne Moret. Il avait joué tant de tours pendables à la police, il se montrait si gouaillier que les badauds se faisaient une fête de le voir et de l'écouter.

Il entra, jeune et bien mis, s'assit, tandis qu'une rumeur montait de la foule.

— Silence ! cria le Président ; prévenu, levez-vous.

Etienne Moret obéit sans hâte, puis il sourit à l'assistance.

— Vous n'êtes pas au théâtre, ici ! jeta le Président.

— Non, mais ces gens paraissent y être.

— Silence ! Quels sont vos noms et prénoms ?

— Etienne Moret. Vous le savez, d'ailleurs...

— Soyez poli, n'aggravez pas votre cas. On

vous accuse d'un vol de mille francs commis au préjudice de Madame Lonvois, c'est votre vingtième délit et vous avez à peine trente ans.

Des rires fusèrent, que monsieur le Président réprima aussitôt :

— Silence ! ou je fais évacuer la salle !

A ce moment, quelqu'un frappa à la porte. Un gendarme ouvrit.

Un ouvrier, une échelle à la main, parut sur le seuil.

— Que désirez-vous ? lui demanda le Président.

— Je viens chercher la pendule, monsieur, je devais déjà venir hier, mais j'en fus empêché.

— Vous repasserez plus tard, à présent nous sommes en pleine audience, vous nous dérangez.

L'ouvrier n'insista pas, il se retira.

— Prévenu, reprit le Président, qui vous a permis de vous asseoir ? Levez-vous. Bien, maintenant répétez-nous comment vous avez dérobé de l'argent à Mme Louvois.

Etienne Moret se dandina, et, d'une voix douce, un peu narquoise, il avoua :

— Oh ! mon Dieu, ce fut aisé. J'appris que cette dame, qui vivait seule avec sa jolie fille, avait une chambre meublée à louer. Je me présentai un soir où ces personnes se préparaient à aller au théâtre. Je causai une excellente impression à Mademoiselle qui me servit une liqueur et à la maman qui me combla de biscuits. J'offris de prendre pension et de payer le premier terme. Je le payai. Je vis dans quel bureau l'on mettait l'argent, je m'en souvins. Demeuré, je m'emparai d'une somme rondelette, après quoi, jugeant inutile de prolonger mon séjour dans cette demeure hospitalière, je me retirai sur la pointe des pieds.

— Vous êtes d'un cynisme, mon ami.

— Oh ! votre ami !... vous exagérez, monsieur le Président.

Un éclat de rire général salua cette réplique.

— Silence ! vous dis-je, ou tout le monde sortira !

Le calme se rétablit. Le procureur général prit la parole.

En termes sévères, il flétrit la conduite de l'accusé, il prouva combien ce jeune homme intelligent, instruit (car il avait entrepris, jadis, de bonnes études) s'obstinait à mal vivre. Il rappela quelques-uns des méfaits qui rendirent le nom de Moret tristement populaire, et demanda qu'on le punit d'un façon exemplaire : « Voilà trop longtemps, clama-t-il, que cet individu berne la police et pille le prochain, il faut que cela finisse ! Nous en avons assez ! »

Etienne Moret souriait toujours, très amusé. Comme Monsieur le procureur général s'épongeait, de nouveau on frappa à la porte.

C'était l'ouvrier qui « repassait ». Intimidé, il balbutia que son patron habitait loin de là, que ce serait ennuyeux d'avoir fait la course inutilement, qu'on serait bien aimable de lui donner l'autorisation d'emporter la pendule tout de suite.

Le Président allait se fâcher, cependant la mine décontenancée et l'aspect humble de cet homme le calma : « Allons, concéda-t-il, attendez un instant, quand monsieur le procureur aura terminé son discours, vous accomplirez votre besogne, mais... rapidement, n'est-ce pas ?

L'autre fit signe que oui, de la tête, puis, s'adressant à la muraille, il écouta.

Monsieur le procureur général continua longuement à pérorer. Il s'échauffa beaucoup et finit par se laisser tomber, tout suant, sur son siège. Alors, rapidement, l'homme appuya son échelle contre la paroi, grimpa, prit la pendule, redescendit et, l'échelle sur l'épaule, il s'en alla se confondant en remerciements. Monsieur le Président répondit aimablement à son salut, l'audience continua.

Et maintenant, peut-être vous souvenez-vous de l'entrefilet paru le lendemain dans les journaux d'alors, et qui égayait des milliers de lecteurs. Le voici :

L'avocat, tirant de son portefeuille un morceau de papier usé, le déploya et nous lut, à haute voix, ce qui suit :

« Hier, pendant la séance du tribunal, alors qu'on jugeait un incorrigible voleur, un de ses complices se présenta en tenue d'ouvrier, venant, disait-il, chercher la pendule de la salle d'audience. E conduisit une première fois, il osa peu après insister de nouveau. Monsieur le Président l'autorisa finalement, entre deux plaidoyers, à vite accomplir sa tâche. Et l'homme emporta l'objet. Ce n'est que plus tard qu'on apprit la vérité : L'ouvrier était un audacieux filou et la belle pendule venait d'être volée, à la barbe des magistrats, en pleine séance du tribunal. C'est ce qui s'appelle de l'audace ! »

En effet, conclut l'avocat, et le plus drôle c'est que notre homme court encore. Que dis-je : il court ? Il vole... André Marcel.

ROYAL BIOGRAPH. — Cette semaine, le public pourra apprécier une fois de plus le talent toujours renouvelé et toujours supérieur du célèbre artiste Lon Chaney, dans « Le Monstre » ou « Le Château mystérieux du Docteur X... », grand drame d'aventures dramatiques et modernes, en 4 parties. — Comme détente pour les nerfs à ce premier film remarquable, « Frigo et sa voisine », 20 minutes de foudrire. — Tous les jours, matinée à 3 heures, soirée à 8 h. 30 ; dimanche 13 décembre, deux matinées, à 2 h. 30 et 4 h. 30.

THEATRE LUMEN. — C'est à une réelle vision d'art plastique que nous convie la direction du Théâtre Lumen, du 11 au 17 décembre. La pure splendeur du corps humain qui fut la grande préoccupation des Grecs s'est peu à peu atténuée pour arriver à la beauté factice et dégénérée qui caractérise notre époque. Le revirement auquel nous assistons grâce au développement des sports et de la culture physique. Peut-il nous laisser entrevoir le retour en l'humanité parfaite des formes à cette noblesse des proportions, qui place l'homme à la tête des êtres humains ?

Ce spectacle est absolument de tout premier ordre, tant au point de vue artistique et qu'il peut être vu par grands et petits pour lesquels il sera la meilleure leçon d'éducation physique. — Tous les jours, matinée à 3 heures, soirée à 8 h. 30 ; dimanche 13 décembre, deux matinées, à 2 h. 30 et 4 h. 30.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

ARTICLES SANITAIRES Caoutchouc
Pansements
Hygiène. Bandages et ceintures en tous genres.
W. MARGOT & Cie. Pré-du-Marché, Lausanne

CHEMISERIE DODILLE

Rue Haldimand, LAUSANNE
COLS, CRAVATES, CHAUSSETTES, Sous-VÊTEMENTS
Spécialité de Chemises sur mesure

Fabrique suisse de Vis et Boulons à YVERDON

Nikelage de toutes pièces détachées de vélos, harnachements, instruments de musique, de chirurgie, etc., etc Réargentage de services usagés de table. Zingage à chaud.

COMBUSTIBLES
SYDLER & C^{IE}
success. de F. Monthoux-Berney
LIVRENT BIEN
Téléphone 32.38 Bureau FLON

VERMOUTH CINZANO
Un Vermouth, c'est quelconque, un Cinzano c'est bien plus sûr.
P. POUILLON, agent général, LAUSANNE